

L'expansion du marché de l'imprimé au XIX^e siècle
La lecture et ses publics à l'époque contemporaine, de
Jean-Yves Mollier, PUF, 186 p.

Sylvain Brehm

Number 186, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brehm, S. (2002). L'expansion du marché de l'imprimé au XIX^e siècle / *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine*, de Jean-Yves Mollier, PUF, 186 p. *Spirale*, (186), 35–35.

L'EXPANSION DU MARCHÉ DE L'IMPRIMÉ AU XIX^E SIÈCLE

LA LECTURE ET SES PUBLICS À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE de Jean-Yves Mollier
PUF, 186 p.

DÉPUIS les travaux fondateurs de Roger Chartier, commencés dans les années quatre-vingt, les recherches sur l'histoire de la lecture suscitent un intérêt croissant. Il s'agit, en effet, d'un champ de recherche encore largement inexploré, relevant à la fois de l'histoire, de la sociologie de la culture et, bien entendu, des études littéraires. Les neuf articles rassemblés par Jean-Yves Mollier se veulent justement, selon les mots mêmes de l'auteur, des essais d'histoire culturelle. Consacrée à l'évolution des pratiques de lecture entre le milieu du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle, l'analyse de Mollier constitue une réflexion intéressante et bien documentée tant sur le développement de la lecture que des institutions littéraires en France, durant ces quelque cent cinquante années.

Nouveaux lecteurs, nouvelles lectures

Au XIX^e siècle, bien qu'il subsiste d'importantes disparités entre les villes et les campagnes ou entre Paris et le reste du pays, la France est engagée dans un mouvement d'alphabétisation de masse. Les progrès observés au siècle des Lumières se poursuivent, entraînant la croissance rapide d'un public élargi, friand de journaux et de romans à prix modiques. La constitution progressive d'un véritable marché de l'imprimé conduit les éditeurs à fonder des entreprises structurées selon une logique capitaliste. Sainte-Beuve s'en émeut et dénonce, en 1839, « l'industrialisation de la littérature ». Jean-Yves Mollier, pour sa part, se demande si l'on assiste alors effectivement à l'avènement d'une littérature industrielle ou à celui d'une littérature populaire, dont Alexandre Dumas pourrait être le plus fameux représentant. En fait, l'essor de la littérature populaire et celui des maisons d'édition est le résultat d'une parfaite adéquation de l'offre et de la demande. En effet, la littérature populaire joue un rôle crucial dans le développement de l'édition, à une époque où les conditions sont plutôt défavorables : coût élevé de l'imprimé, censure, absence à peu près totale de structures de diffusion, etc. Pour réduire le prix du livre, les éditeurs adoptent de nouveaux formats, qui annoncent le désormais incontournable roman de poche. Les coûts d'impression chutent aussi considérablement, notamment grâce à l'augmentation des tirages que l'on écoule en faisant appel aux circuits traditionnels de distribution (forains, colporteurs, commerçants). Enfin, l'introduction au tournant des années 1840 du roman-feuilleton bouleverse les conditions du marché en associant le genre romanesque à la

presse populaire. À ce titre, Balzac, Stendhal ou Flaubert sont moins souvent cités, dans *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine*, que des auteurs jugés mineurs par la postérité (Soulié, Sue, Féval). Citant Maurice Lemire, Mollier rappelle néanmoins que le *Père Goriot* a été publié en août 1835 dans *L'Ami du Peuple*, un périodique nouvellement créé par un Français expatrié au Québec.

Jean-Yves Mollier montre comment les intérêts économiques conduisent les différents acteurs (presse, éditeurs, libraires) à s'entendre, du moins tacitement, pour maximiser leurs profits : « *Alors que la finalité du journal n'est pas d'offrir des œuvres d'imagination, de récréation, de divertissement à ses abonnés, bientôt à ses lecteurs occasionnels, le roman va servir d'appât pour retenir un lectorat captif pendant plusieurs décennies. L'édition elle-même profitera de ces circonstances exceptionnelles pour relayer les quotidiens et lancer un second marché du roman-feuilleton, celui de la librairie proprement dite.* » Ce mouvement va croissant et conduit à la mise en place d'une organisation bien rodée autour d'un auteur reconnu : « *Le romancier à la mode n'est pas un écrivain prolifique, ce que fut Balzac; mais un chef d'entreprise, un commanditaire ou le chef d'orchestre d'une armée de musiciens qui travaillent sous sa direction, lui préparent la besogne et sont constamment à sa disposition pour lui finir la copie qu'il ne cesse de réclamer.* » Cependant, alors que la chute de l'Empire a fait naître un vif intérêt pour les littératures anglaises et germaniques, le succès du roman-feuilleton conduit non seulement à la fermeture relative de l'espace littéraire français, mais aussi à l'exportation de ce nouveau type de romans dans toute l'Europe (chaque pays l'adaptant selon les spécificités locales).

La naissance d'une culture de masse

À une époque où les liens entre le milieu journalistique et le monde des lettres demeurent très étroits, l'actualité constitue un matériau romanesque de premier choix et conduit un bon nombre d'écrivains à intervenir dans les journaux. Le scandale de Panama et l'Affaire Dreyfus sont évidemment évoqués dans la presse, mais aussi dans des romans (ceux de Barrès, par exemple) : « *Le va-et-vient entre le quotidien et le livre trouve ici sa formule la plus réussie, la plus visible également, et il est aisé de vérifier la complémentarité entre le commentaire de l'actualité et le passage à la fiction.* » En ce sens, la théâtralisation de la vie politique et sa mise en fiction relèvent du littéraire, de ses codes et de sa rhétorique. D'ailleurs, les crieurs et les camelots usent à leur tour de moyens proches de ceux du théâtre de rue pour

vendre ce que Mollier appelle « la littérature du trottoir » : « *Inspirés par la lecture de la presse dont ils démarquent aussitôt les articles les plus frappants et les plus percutants, ceux qui utilisent les procédés du mélodrame et du drame historique pour souligner la traîtrise ou la veulerie des personnages maléfiques, ils "littérisent l'événement", le romancent et le rendent alternativement comique ou tragique en fonction du savoir-faire des auteurs de ce texte.* »

Le recours à la narration, à la mise en récit, est véritablement l'une des caractéristiques majeures des textes du XIX^e siècle, y compris dans des genres où prime la dimension réflexive, tels que les ouvrages scientifiques et scolaires. Les encyclopédies et les dictionnaires, rédigés en grand nombre à cette époque, en sont des exemples éloquentes. Jean-Yves Mollier s'est intéressé à deux réalisations exemplaires : *La grande encyclopédie* de Marcelin Berthelot et le fameux *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse. Ce choix apparaît judicieux puisqu'il met au jour les différences fondamentales entre les deux projets : alors que Larousse revendique la subjectivité d'un esprit laïc, républicain, militant en faveur de la lecture pour le plus grand nombre, Berthelot s'en tient au contraire à l'impartialité et à l'objectivité scientifique. Ces deux visions antagonistes sont emblématiques des divergences relatives aux modalités de transmission et d'appropriation des connaissances au XIX^e siècle.

À cet égard, l'examen des manuels scolaires montre bien à quel point les discours didactiques entretiennent un rapport axiologique au savoir. Comme le rappelle Mollier, bien que les manuels évitent tout signe ostentatoire de religiosité, la morale qu'ils véhiculent n'en demeure pas moins d'inspiration judéo-chrétienne : « *L'honnêteté du travailleur, le culte de la famille, la sainteté du mariage [...] resteront le fonds commun de l'école.* » Le plus inquiétant, constate l'auteur, est la forte imprégnation idéologique dans l'ensemble des livres scolaires destinés aux jeunes élèves. La grammaire, l'histoire-géographie et même l'arithmétique sont mises au service de la société. En même temps que la lecture et l'écriture, la jeune génération apprend qu'il lui faudra, le moment venu, venger la France et reprendre l'Alsace et la Lorraine aux Prussiens. Jean-Yves Mollier rappelle ainsi qu'« *on invite l'apprenti comptable à calculer le nombre de cartouches nécessaires à un régiment tout en insistant sur l'importance des opérations effectuées de tête.* » Il est difficile de ne pas ressentir un certain malaise lorsque l'on sait où conduira ce nationalisme exacerbé.

SYLVAIN BREHM